

Il était une fois Leicester...

FOOTBALL

Au bord de la faillite en 2002, proche de la relégation en 2015, le modeste club des Midlands est le leader de la Premier League

ÉRIC ALBERT

Leicester (Royaume-Uni), envoyé spécial

Dans leur petit stade sans prétention de 32 000 places, les supporters de Leicester ont l'impression de rêver les yeux ouverts. Ils pensaient que le joli conte ne survivrait pas à Noël. A la stupéfaction de l'Angleterre et pour leur plus grand bonheur, leur équipe a repris les rênes de la Premier League après son succès, samedi 23 janvier, face à Stoke City (3-0). « C'est vraiment une sensation étrange, sourit Gerard Glenton, un fan qui a assisté à son premier match de Leicester City en 1971. *Personne n'ose vraiment y croire.* » « Je pense toujours que ça ne peut pas continuer. Mais maintenant, nous sommes des prétendants au titre », ajoute Ian Pason, le président du club des supporters les Foxes Trust, jusqu'ici plutôt habitué à voir ses « Blues » se débattre dans les tréfonds du classement.

Imaginez. Il y a sept ans, Leicester City évoluait en League One, la troisième division anglaise. A la même époque, Jamie Vardy jouait pour Stocksbridge Park Steels, une équipe de huitième division. Alors âgé de 22 ans, le buteur gagnait... 50 euros par semaine pour taper dans un ballon. Deux ans plus tard, en France, dans la même indifférence générale, Riyad Mahrez jouait à Sarcelles, et N'Golo Kanté évoluait avec Suresnes, en banlieue parisienne.

En 2016, Leicester City est leader de la Premier League et Jamie Vardy, son improbable révélation, meilleur buteur du championnat, avec déjà seize réalisations. En marquant lors de onze matches successifs, il a même inventé un nouveau record. A ses côtés, Riyad Mahrez, avec son pied gauche magique et ses dribbles ravageurs, a déjà fait trembler les filets à treize reprises. Le Franco-Algérien, né en France en février 1991, qui a porté les couleurs du Havre en Ligue 2, a imposé son imagination et sa vivacité : un petit pont dans la surface contre Stoke City le 23 janvier, menant au troisième but, en est la dernière illustration.

Last but not least, N'Golo Kanté, du haut de son 1,69 m, réalise un travail prodigieux en milieu défensif, récupérant les ballons par dizaines et lançant les contre-attaques éclairés de ses coéquipiers. Le

Français, de parents maliens, jouait encore pour Caen en Ligue 1, la saison dernière. Son jeu, combiné à la pointe de vitesse de Vardy, qui a été flashé à 35 km/h, fait des ravages.

Au point qu'après vingt-trois journées, Leicester City constitue l'une des plus grosses surprises de l'histoire moderne du football anglais. Echappant de justesse à la relégation l'an dernier, les « Foxes » (les « Renards », car après la seconde guerre mondiale, leur président était un adepte de la chasse à courre) devançant désormais les clubs du Big Five : ils ont trois points d'avance sur Manchester City et Arsenal, dix sur Manchester United, treize sur Liverpool et dix-neuf sur Chelsea, futur adversaire du PSG en 8^e de finale de la Ligue des champions le 16 février.

Il faut se pincer pour croire à l'incroyable conte de fées de cette équipe des Midlands et de ses trois joueurs vedettes. « Je ne connais aucun précédent d'une progression aussi rapide », souligne Matt Taylor, du Centre international pour l'histoire du sport, à l'université de Montford, basé à Leicester.

Février pourrait toutefois être un tournant. Le club joue trois matches consécutifs très difficiles. Il reçoit Liverpool le mardi 2, avant de se déplacer à Manchester City et à Arsenal. Même Claudio Ranieri, le très débonnaire entraîneur de Leicester City, avec ses allures de gentil

Créé en 1884, Leicester City était un de ces clubs apparemment condamnés à osciller entre la première et la deuxième division

grand-père et son accent italien chantant, semble commencer à y croire. « C'était important de terminer janvier en tête. Février va être très dur. Mais c'est bien, nous sommes prêts. » Et lui qui relative en permanence les chances de son équipe, comme lorsqu'il donnait le change au PSG avec Monaco entre 2012 et 2014, ajoute, sibyllin : « C'est important de laisser les supporters rêver. »

Alors, Leicester City, champion d'Angleterre ? Dans cette petite ville moyen-



âgeuse de 330 000 habitants, située à une heure de route de Birmingham, l'idée semble complètement saugrenue. La cité n'est même pas vraiment passionnée de football. Au cœur du quartier piétonnier, à proximité de la cathédrale gothique où repose Richard III, une statue rappelle que les fidélités y sont divisées entre trois sports : football, rugby et cricket. Elle représente un joueur de chacune des trois disciplines, célébrant l'exceptionnelle cuvée 1996.

Cette année-là, les Tigers (rugby) avaient remporté la Coupe Pilkington (tournoi entre les équipes anglaises et galloises), les joueurs de cricket s'étaient imposés lors du championnat des comtés (équivalent de la première division), et Leicester City avait empoché la Coupe de la Ligue, la moins prestigieuse des deux Coupes d'Angleterre. Et depuis, le nom de Leicester restait surtout associé à son équipe de rugby, double championne d'Europe en 2001 et 2002, et qui affrontera en avril le Stade français en quarts de finale de la Champions Cup.

Créé en 1884, Leicester City était un de ces clubs apparemment condamnés à osciller entre la première et la deuxième division. L'historien du club, John Hutchison, souligne quand même trois âges d'or : les années 1920, quand le club avait terminé deuxième du championnat en 1929 ; les années 1960, avec trois finales – perdues – de la FA Cup (la Coupe d'Angleterre) ; la fin des années 1990,

quand les Foxes ont terminé quatre saisons de suite dans la première moitié de la Premier League.

Reste que personne n'a jamais cru à un exploit comparable à celui d'aujourd'hui. Si le rêve était interdit, le cauchemar en revanche n'était jamais bien loin.

En 2002, la chaîne de télévision ITV retire son engagement financier pour diffuser des matchs de Premier League. Dans le même temps, le club décide de construire un nouveau stade, quittant son terrain historique de Filbert Street. Couvert de dettes, Leicester City est forcé de déposer le bilan. Accompagné de l'ex-star Gary Lineker, aujourd'hui présentateur vedette de la BBC, Ian Pason, des Foxes Trust, est allé au centre du terrain avant un coup d'envoi pour lancer aux supporters un appel aux dons de la dernière chance. Entre les donations et les investisseurs privés, 8,5 millions d'euros ont été rassemblés. « C'était assez, mais d'extrême justesse », rappelle le patron du club de supporters. Il s'en est fallu de peu que le club ne disparaisse.

La décennie suivante a été une série de déceptions : une revente pour un dixième du prix à un investisseur serbo-américain controversé, Milan Mandaric ; une relégation en deuxième puis en troisième division, avant de remonter en deuxième.

Et puis, en 2010, un don du ciel. Il porte le nom à rallonge de Vichai Srivaddhanaprabha. Le tycoon thaïlandais, alors



Leonardo Ulloa, à Leicester, après son but face à Norwich, le 3 octobre 2015.

MICHAEL ZEMANEK/BPI/ICON SPORT

Une Premier League complètement folle

Cette saison est tellement imprévisible que l'on doit juste se focaliser sur nous-mêmes et essayer de bien jouer au match suivant. » C'est Arsène Wenger, le manager d'Arsenal, le dauphin du surprenant Leicester, qui l'a constaté, un peu avant Noël. Leicester City en tête de la Premier League ; Chelsea, champion en titre, à la 13^e place : le championnat anglais connaît en effet une saison complètement folle. Outre la singulière trajectoire de ces deux clubs, il a été ponctué de résultats défiant tous les pronostics. West Ham (actuellement 6^e) a battu Arsenal, Manchester City et Liverpool. Bournemouth (16^e) a fait chuter Manchester United et Chelsea. Que se passe-t-il au royaume du football ?

La Premier League est traditionnellement dominée par les cinq mêmes équipes, le Big Five, qui ont remporté le championnat à tour de rôle depuis la saison 1997-1998 : Arsenal, Chelsea, Liverpool, Manchester City et Manchester United. Leur domination sportive engendre des revenus financiers colossaux, notamment venant de la télévision, qui permettent d'acheter les meilleurs joueurs et de consolider leur suprématie. Cette logique serait-elle soudain mise à mal ?

Puissance financière

Au moins en partie, à en croire Paul Rawnsley, le directeur de Deloitte Sports Business, qui réalise chaque année une étude sur la finance des cinq principales ligues européennes. Il souligne que l'argent de la télévision, sans cesse en augmentation, est mieux réparti en Angleterre qu'ailleurs. Pour la saison 2014-2015, le champion Chelsea a perçu 99 millions de livres (130 millions d'euros) quand la lanterne rouge, Queens Park Rangers, en a touché 55 millions. Pour les droits de retransmission à l'international, le partage est même réparti équitablement entre les vingt équipes.

Dans d'autres pays, les négociations se faisaient jusqu'à récemment club par club, au lieu d'une approche collective, particulièrement en Espagne, où l'argent est entièrement concentré entre le Real Madrid et le FC Barcelone.

Cela signifie que même les clubs anglais de milieu de tableau disposent d'une puissance financière importante. Ce mouvement va encore se

renforcer l'année prochaine. A partir de la saison 2016-2017, les droits de retransmission de la Premier League, négociés en 2015, vont faire un bond de 71 %. « L'écart entre les clubs anglais et le reste de l'Europe va encore s'agrandir », note Paul Rawnsley. Des équipes comme Leicester, West Ham ou Stoke City (9^e) vont donc pouvoir s'offrir des joueurs de très haut niveau.

L'explication n'est cependant qu'à moitié convaincante. La relativement bonne répartition des droits n'a pas empêché jusqu'à présent la domination du Big Five.

Une deuxième raison est à chercher du côté du fair-play financier (FPF), une règle fixée par l'UEFA, qui impose aux clubs de ne plus dépenser plus qu'ils ne gagnent. Une mesure qui limite – un peu – la capacité des milliardaires à « acheter » le titre à coups de joueurs hors de prix. Mais là encore, l'explication est insuffisante. Les nouvelles règles financières ont l'inconvénient de figer les hiérarchies en place : les meilleurs clubs conservent les meilleurs revenus.

Une troisième explication pourrait tout simplement être le hasard. Après tout, Leicester City a peut-être eu beaucoup de chance. Mais les statistiques démentent cette version, selon Dan Altman, fondateur de North Yard Analytics. Cet économiste fait tourner des modèles statistiques très pointus sur le football, qui lui permettent par exemple d'évaluer la probabilité qu'un tir se transforme un but (en fonction de sa distance, sa puissance, son placement...). Il compare ensuite la probabilité à la réalité pour évaluer si une chance supérieure à la normale est entrée en jeu. Sa conclusion : « Il n'y a pas eu particulièrement de chance. Nous assistons à un changement fondamental dans la Premier League. »

Selon lui, quelques clubs ont trouvé de nouvelles tactiques, qui ont bouleversé le classement. Ainsi, les contre-attaques fulgurantes de Leicester City vont à l'encontre du jeu de passes lent mis en place la saison dernière par les meilleures équipes, Chelsea en particulier. Une leçon relativement rassurante : même en 2016, il reste de la place pour – un peu – innover sur les terrains.

Mais il faut relativiser. Derrière Leicester City, les quatre équipes au classement sont Manchester City, Arsenal, Tottenham et Manchester United. Pas exactement une révolution. ■ É.A.

complètement inconnu en Grande-Bretagne, rachète Leicester City. Si l'homme a fait fortune avec les magasins *duty-free* King Power, qui disposent d'un monopole sur les deux aéroports de Bangkok, l'acquisition inquiète. D'autres milliardaires ont injecté une partie de leur fortune dans le football, mais c'était pour s'acheter du prestige, comme le Russe Roman Abramovitch avec Chelsea. En revanche, pourquoi donc acquérir une équipe peu connue qui évolue en deuxième division ?

D'autant que le Thaïlandais n'a visiblement pas l'intention d'y laisser tout son argent. Si le tycoon a injecté près de 150 millions d'euros depuis le début, il y va doucement, sans s'acheter de vedettes. Il rentabilise son investissement : dans le stade rebaptisé King Power, les publicités pour l'Office du tourisme thaïlandais succèdent à celles pour la bière Singha, avec des slogans écrits en thaï, à destination des téléspectateurs de son pays.

Il y a exactement un an, le succès demeurait d'ailleurs très limité. L'équipe avait été promue en Premier League, mais elle était bonne dernière, menacée de relégation. Le défilé est intervenu en avril 2015 avec une victoire à l'arraché face à West Ham. C'était le début de sept victoires en neuf matchs et un maintien presque miraculeux en première division. Leicester City a continué sur sa lancée et n'a essuyé que deux défaites depuis le début de la saison.

Le secret de la réussite ? Personne n'en est certain. La capacité de Leicester à détecter les talents semble pourtant remarquable. Vardy, Mahrez et Kanté étaient tous relativement inconnus quand ils ont été engagés. Derrière ces achats : Steve Walsh. Ancien professeur de sport, c'est lui qui s'occupe du recrutement. Faute d'un budget mirobolant, il a beaucoup investi... dans l'informatique. L'heure est

« Si Leicester gagne la Premier League, je présenterai le premier "Match of the Day" de la prochaine saison en sous-vêtements »

GARY LINEKER
présentateur de l'émission culte de la BBC

au big data : l'analyse détaillée et pointue des statistiques. « Désormais, même les ligues secondaires rassemblent les informations statistiques des joueurs, explique Dan Altman, le fondateur de North Yard Analytics, spécialiste du sujet. On peut ensuite utiliser des algorithmes afin

d'identifier les joueurs qu'on cherche. Cela permet d'étendre son filet de façon beaucoup plus large. » Selon lui, 200 000 euros d'investissement dans les algorithmes sont l'équivalent d'un budget de 10 millions d'euros en achat de joueurs.

Autre raison du succès : l'esprit d'équipe et la cohésion de groupe, loin du star-système des grands clubs. Pour un joueur comme Vardy, qui vient de fêter ses 29 ans et qui a semblé longtemps condamné à une carrière semi-professionnelle, toute victoire est un bonus.

Reste qu'il demeure une part de mystère dans l'étonnant succès de Leicester City. Depuis des mois, la plupart des spécialistes prédisent une chute d'intensité, qui finira peut-être par venir. Dans les tribunes, les plus audacieux parient maintenant sur une troisième place en fin de saison. Personne ne s'aventure à imaginer une victoire. « Si Leicester gagne la Premier League, je présenterai le premier "Match of the Day" de la prochaine saison en sous-vêtements », a osé avant Noël sur Twitter Gary Lineker, qui présente chaque samedi « Match of the Day », l'émission culte de football de la BBC.

Une sentence qui sera peut-être un jour aussi célèbre que son fameux : « Le football est un jeu simple, 22 hommes courent après un ballon pendant quatre-vingt-dix minutes et, à la fin, ce sont les Allemands qui gagnent. » ■